

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 16

Artikel: Les recommandations de maman
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191005>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nivers, je proteste à la fin contre tant d'injustice, tant de parti-pris, tant de mauvaise foi !

La belle-mère monstre, la belle-mère cauchemar, la belle-mère épouvantail, qu'on se plaît à nous décrire est l'exception, la très rare exception.

Il y a des pharmaciens au bagne, des caissiers à Bruxelles, des épiciers à Mazas... En déduirez-vous, messieurs, que tous les pharmaciens sont des assassins, tous les caissiers des voleurs, tous les épiciers des banqueroutiers frauduleux ?... Assurément non.

Il est, — je vous l'accorde, — des belles-mères haineuses et vindicatives jusqu'à la mort ; mais en regard de ces spécimens limités du genre, de ces échantillons bornés de l'espèce, je prétends qu'il y a des belles-mères très bien, des belles-mères modèles, des belles-mères idéales....

Et je le prouve.

Car enfin pourquoi cet acharnement systématique à dénigrer de malheureuses femmes sans défense ?... C'est un peu nous toutes, mes chères lectrices, qu'on attaque en attaquant les belles-mères. Si nous ne le sommes point encore, nous sommes vraisemblablement appelées à le devenir un jour. Il suffit pour cela que nous ayons une fille en âge d'être mariée ; et cela peut nous arriver dans une vingtaine d'années d'ici.

Et qu'arrivera-t-il ?.... Il arrivera que nous serons jalouses, et que nous en voudrons un peu, — beaucoup peut-être, — à ce monsieur qui viendra nous enlever notre fille. De là, tout le mal.

Tenez, Labiche, cet auteur si comique, que je lis souvent pour me distraire et m'égayer, développe cette idée d'une manière fort amusante, dans une de ses pièces ; et encore n'est-ce point d'une mère qu'il s'agit, c'est d'un père.

« Ma maison, dit-il, est assaillie par un tas de petits gredins en bottes vernies... qu'on intitule des prétendus, et que j'appelle, moi, la bande des habits noirs ! car enfin ce sont des escrocs.... je ne leur demande rien, je ne vais pas les chercher.... qu'ils me laissent tranquille.... avec mon Isménie !... C'est incroyable !... on se donne la peine d'élever une fleur... pour soi tout seul... on la cultive, on la protège, on l'arrose de petits soins.... de gants à vingt-neuf sous, de robes à huit francs le mètre... on lui apprend l'anglais, à cette fleur !... la musique, la géographie, la cosmographie... et, un beau matin, il vous arrive par le chemin de fer

une espèce de Savoyard que vous n'avez jamais vu... il prend votre fleur sous son bras et l'emporte en vous disant : Monsieur, voulez-vous me permettre ? nous tâcherons de venir vous voir le dimanche !... Et voilà !... vous étiez père, vous n'êtes plus qu'une maison de campagne... pour le dimanche !... Infamie ! Brigandage ! »

Il y a quelque chose de vrai dans ces imprécations. Le sentiment éprouvé par ce père veuf, qui a concentré toute son affection sur son « Isménie », l'est toujours, à des degrés différents, par toutes les mères au moment de se séparer de leurs filles... De là, je le répète, un peu d'amertume épanchée en propos aigres-doux, et des rancunes sourdes, et de petites escarmouches se terminant parfois en guerre déclarée, mais souvent aussi — beaucoup plus souvent — par un bel et bon traité de paix.

Quel intérêt la belle-mère aurait-elle à semer la discorde dans un jeune ménage uni et heureux ?... Quel est désormais son rôle ?... Ne vous en déplaise, messieurs les gendres, son rôle est tout de dévouement et d'abnégation.

Votre femme tombe-t-elle malade ?.. Qui la soignera ? Vous, peut-être ?... Allons donc ! Est-ce qu'un homme a jamais su soigner une femme. Non, celle qui viendra s'installer au chevet de son lit, qui la consolera, qui la dolera, la veillera pendant que vous dormez, et vous la rendra guérie, c'est votre belle-mère.

Avez-vous des enfants ?... des enfants que vous aimez, que vous adorez, mais des enfants qui crient, qui sont encombrants, qu'il faut garder tandis que vous allez au bal ou au théâtre avec votre femme ?... Qui s'occupera d'eux pendant ce temps ?... Qui ?..

Votre belle-mère !

Êtes-vous obligé de vous absenter, de laisser votre femme seule ?... Qui passera la soirée avec elle ?... Qui la consolera de votre absence ?... Qui ?..

Votre belle-mère !

La liste serait fort longue, messieurs, de tous les services à vous rendus par vos belles-mères respectées, et la reconnaissance vous en serait fort lourde à porter si elle était proportionnée à ces services. — C'est peut-être pour échapper à cette reconnaissance qui vous pèse qu'on vous voit trop souvent pousser l'ingratitude jusqu'à la noirceur.

Si vos femmes sont bien élevées, douces, aimables, bonnes ménagères, économes, rangées, à qui le devez-vous, sinon à vos belles-mères ?... Et si vos femmes ne sont pas tout cela,

c'est généralement votre faute ; c'est que vous n'avez pas su les prendre. Dans tous les cas, il serait téméraire d'en rejeter la responsabilité sur celles à qui elles doivent le jour, car si votre belle-mère était turbulente, désagréable, coquette et dépensière, il fallait songer prudemment aux lois fatales de l'atavisme, à ces lois en vertu desquelles les êtres ont une tendance à revenir à leur type primitif, et vous bien garder de vous marier.

Et, dans l'hypothèse inverse, si votre belle-mère, douée de toutes les vertus, a donné naissance à une fille n'en possédant aucune, il faut vous pénétrer de ce principe qu'une mère n'est point un photographe, et n'est pas forcée de faire ressemblant.

De toute façon, enfin, il importe, messieurs les gendres, que vous méditiez ces vers admirables de notre plus grand poète :

Ah ! n'insultez jamais, même une belle-mère !
Qui sait si quelque jour — ô l'ironie amère !
Lorsque, devenus vieux, vous serez beaux-papas,
Vos gendres, à leur tour, ne vous maudiront pas ?

Lettre d'une effeuilleuse.

Un de nos lecteurs nous communique la lettre suivante que sa femme vient de recevoir d'une effeuilleuse de Savoie. Nous supprimons les noms des lieux et des personnes :

« Ma cher Maitresse

Comme vous prenait toute les années des effeuilleuses je viens encore vous dire si on peut comté sur vous cette année moi et puit Elise.

Je nait pas encore put trouver de marri et je me sui décidée a revenir au effeuille. Il y a encore beaucoup de neige a notre pays je crois pas que les chevres pourront grinpais les roché cette année enfin cher Maitresse je pense que ma lettre vous trouvera tous en bonne santé. Pour moi je me porte bien grace à Dieu je suis toujours la maima maichante je vous salue de tous mon cœur ainsi que ma cousine qui parle toujours de vous.

Reponse de suite si vous plai ci vous maicirai pour partir au effeuille. Je pense bien que vous ferez pas comme lannée passé decrire quatre ou sinjour apré les autre qu'il y aie rien à dire canton arrive chévous vous savé bien que lon ne vien pas de puit siloin apier.

Recevez chère Maitresse mes cincaires saluttations »

(Signature).

Les recommandations de maman.

Un jeune homme toujours choyé, toujours traité en enfant gâté par sa mère, est obligé de partir pour un as-

sez long voyage, quoique à peine remis d'une indisposition.

Il a, en poche, une boîte de pilules portant sur le couvercle cette inscription du pharmacien : *Une pilule toutes les deux heures.*

Notre jeune Lausannois part donc, après mille embrassements et mille recommandations de sa mère en pleurs : « Fais bien attention, mon enfant, tiens-toi bien au chaud !... Prends garde aux courants d'air, mon chéri !... Ne lis pas dans le train, crois-moi, ça te fatiguerait les yeux... Et puis, l'essentiel, mon garçon !... les pilules !... toutes les deux heures... tu sais !... »

A Sivreriez, notre voyageur, soigneusement emmitoufflé dans un coin des premières, appelle un employé et lui dit d'un air inquiet :

— Je crains tellement de m'endormir, monsieur, que je vous prie instamment de bien vouloir m'avertir quand nous approcherons de Fribourg.

Au moment voulu, l'employé longe le train de wagon en wagon, et se rend auprès du jeune homme qui s'était en effet endormi.

— Hé ! m'sieu, nous sommes à Fribourg dans quelques minutes.

— Ah ! merci... alors je vais la prendre... Ma mère me l'a bien recommandé.

Et sortant de sa poche la boîte de pilules : « C'est dommage, ajouta-t-il, si vous aviez seulement un demi-verre d'eau... ça glisserait mieux. »

Vous voyez d'ici la figure du comblaisant employé.

POURQUOI M'AIMEZ-VOUS ?

II

L'homme dont le père Jérémie venait de faire un portrait si peu flatteur entra en ce moment.

— Bonjour, cousine, cria-t-il du plus loin qu'il aperçut Amélie ; puis avec un bon rire franc et sonore, il courut à elle et lui appliqua sur les joues deux vigoureux baisers.

— Pierre, mon bon Pierre ! C'est toi, dit joyeusement Amélie.

— Oui, moi Pierre, moi ton cousin, moi ton camarade d'école, moi-même en chair et en os. Oh ! mais, morguienne ! cousine, comme tu es grande et jolie ! Tu nous avais quittés petite fille, sais-tu que te voilà demoiselle maintenant !

Et en prononçant ces mots le paysan pleurait de joie et frottait dans ses robustes mains, auxquelles le travail avait donné la force de l'acier, les mains d'Amélie.

— Te souviens-tu, reprit Pierre, des jours où nous faisons ensemble l'école buissonnière. La crainte du magister, la pensée de ses reproches et de sa férule t'arrachaient quelquefois des larmes ; et moi, pour te consoler, je grimpais dans

les arbres partout où se montrait un nid, et, plus fier qu'un roi, je t'apportais le produit de ma chasse.

— Si je m'en souviens !

— Oh ! que nous étions heureux ! Nous n'avions qu'une volonté, qu'un désir, qu'un bonheur, qu'un chagrin pour nous deux. Puisque tu te souviens de ce temps-là, ne le regrettes-tu pas quelque fois ? N'as-tu pas souhaité quelque fois qu'il revienne ?

— Oui, souvent, soupira la jeune fille.

— Tu n'as qu'à prononcer un mot, Amélie, et ce temps peut nous être rendu.

— Où veux-tu en venir, Pierre ?

— A ceci, cousine, que j'ai vingt-trois ans, deux bons bras et une boutique bien achalandée, que j'ai échappé à la conscription et que je me trouve en âge de prendre femme.

— Eh bien ? demanda Amélie dont le cœur battait fort.

— Tu te demandais tout à l'heure pourquoi je suis venu à Paris ; je vais te l'expliquer, cousine : j'ai quitté le pays, j'ai laissé ma boutique, j'ai fait cent lieues, j'ai monté cent et quelques marches, je suis entré ici pour te demander : Amélie, veux-tu être ma femme ?

— Ta femme ! murmura-t-elle, rouge d'émotion.

— Veux-tu être ma femme, ma bonne cousine, voilà ce que je suis venu te dire. Ah ! vois-tu : Depuis deux ans que le sort nous a séparés, j'ai souvent pensé à toi ; j'ai bien réfléchi, bien examiné, bien pesé le pour et le contre. Je sens que c'est toi que j'aime, que nous serons heureux ensemble et c'est devant Dieu qui m'entend, devant ma mère qui est au ciel, que je te répète : Veux-tu être ma femme ?

— Mais... Pierre.

— Que peux-tu m'objecter ?

Elle n'avait rien à répondre. Avant de connaître Agénor elle eut accepté avec joie, avec bonheur, la proposition de son cousin. Elle balbutia cependant :

— Ma pauvreté. Je n'ai rien et toi...

— Moi, justement je possède une boutique : elle a suffi à mon père, elle nous suffira. Qu'importe que tu n'aies rien. J'ai de bons bras, une excellente santé et je t'aime.

— Oh ! songea Amélie, être la femme de Pierre, ce serait le bonheur. Mais depuis que j'ai perdu Pierre de vue, Agénor s'est présenté. Il compte sur ma promesse. Si je venais à le quitter pour un autre, quel désespoir pour lui ! Il en mourrait peut-être.

— Eh bien ? reprit Pierre ; c'est dit : tu consens, n'est-ce pas ?

Amélie hésitait de nouveau. Au même instant la voix d'Agénor, qui chantait un gai refrain, se fit entendre à travers la cloison.

— Non, non, ce mariage est impossible ! s'écria la lingère, en repoussant Pierre interdit.

Celui-ci pâlit affreusement et chancela.

— Je vous parais bien insensé, dit-il en essuyant une larme qui, malgré lui, roulait sur sa joue, ma conduite est stupide,

et vous devez bien rire de moi, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Pierre, dit Amélie, je serai franche avec toi, il y a deux mois, si tu étais venu à moi, comme aujourd'hui et si tu m'avais parlé alors comme tu viens de me parler, j'aurais mis avec joie ma main dans la tienne ; mais maintenant... je suis promise à quelqu'un.

— Prends garde, Amélie, prends garde ; on dit que les gars parisiens ont des paroles mielleuses sur les lèvres, mais que leur cœur est faux. On dit qu'ils se plaisent à séduire les fillettes crédules, sauf ensuite à les abandonner.

— Cousin, dit Amélie en relevant fièrement la tête, on n'a jamais failli dans ma famille, et les miens n'ont point à rougir de moi.

— Mais lui ? celui dont tu parles t'aime-t-il ? t'épousera-t-il ?

— Pourquoi non ? Il ne m'a rien promis, balbutia Amélie ; mais j'ai foi en lui ; c'est un cœur loyal.

— N'importe, dit Pierre, je ne croirai à sa loyauté, à la droiture de ses intentions, que le jour où tu m'auras dit : il m'a juré qu'il serait mon mari.

— Et s'il faisait ce serment ?

Alors, cousine, comme mon désir est que tu sois heureuse, je partirais le cœur plus léger, et je te dirais : prends celui que tu as choisi et que Dieu te bénisse.

— Entre ici, dit vivement l'ouvrière en ouvrant la porte du petit cabinet noir attendant à la mansarde ; j'entends les pas d'Agénor, il vient. Je vais l'interroger sur l'heure ; tu pourras te convaincre par toi-même si ses intentions sont loyales et pures.

Francis TESSON.

(La fin au prochain numéro.)

Onna couson.

Onna felhie à mariâ est soveint on eincâoblio po on père et 'na mère, quand lâ voudriont trovâ on parti et quand lè chaldans ne sè presentont pas. Po que l'affèrè aulè bin, faut que cein vignè tot solet et sein que lè pareints s'ein méclliéyont. Lè valottets et lè dzouvenès pernettès sè comprei gnont prâo sein avâi fauta dè sè fèrè signo avoué on van, et se faut que cein sèyè lè pareints que tsertséyont et qu'einmourdzyont 'na frequenta-chon, cein ne va rein bin, la mâiti dâo teimps, kâ ne faut pas sè défèrè de 'na bouébeta coumeint de 'na modze.

Po lè valets qu'ont einviâ dè sè toodrè lo cou, cein n'est pas tant molési, kâ roudont decé, delé, tantquie que l'aussont trovâ cein que lâo convint ; mâ po lè felhiès, l'est on outro affèrè. Cliiâo pourrès lurenès sont bin d'obedjès dè dzourè quie ; kâ le n'ou-zont pas coré après lè grachâo ; et dâi iadzo lo père et la mère dussont tâtsi d'appédzenâ cauquon.

Po cein, dein lo grand mondo, on s'einvité à soupâ et on fâ on petit ri-